

Yves Paccalet
Forum National Tourisme Responsable

La fragile beauté de la Terre

J'ai couru le monde pendant vingt ans sur la *Calypso* du commandant Cousteau. J'ai sillonné les océans, les forêts, les montagnes, l'Amazonie et la Nouvelle-Guinée, les Andes et l'Himalaya, le Sahara, l'Arctique et l'Antarctique.

La Terre est devenue petite. Elle est belle – même si nous la défigurons partout. Elle nous appelle. Elle nous donne envie de la contempler, de la sentir, de la toucher, de l'écouter, de la goûter... Les films, les reportages, les documentaires, l'Internet nous invitent à partir à la rencontre des paysages, de la faune, de la flore et, bien entendu d'abord, des hommes... Nous rêvons de profiter des lointains, de jouir d'autres panoramas, d'apercevoir d'autres espèces, de goûter d'autres cuisines, de côtoyer d'autres peuples, de nous immerger dans d'autres cultures.

Si nous sommes responsables, si nous désirons conserver les splendeurs de la planète pour les générations futures, nous devons nous demander si nous avons le droit « d'aller là-bas vivre ensemble », comme disait Baudelaire dans *l'Invitation au voyage*. Je pense que nous pouvons partir, mais pas n'importe où, pas n'importe quand, pas n'importe comment.

Il est certain, d'abord, que nous ne pouvons pas multiplier les voyages en avion. Ce mode de transport est avide en énergie. Il grille de grandes quantités de carburants fossiles, contribue à l'effet de serre et au réchauffement climatique, et augmente de façon considérable notre empreinte écologique.

Mieux vaudrait que nous prenions davantage de temps pour franchir les fuseaux horaires – par exemple, que nous pratiquions le *Voyage en cargo*, ainsi que nous y invite, dans son guide homonyme, mon ami

l'écrivain Hugo Verlomme. Certains font le tour du monde en vélo : rien n'est plus écologique, mais on ne l'exigera pas de tout le monde !

Si nous voulons aller loin sans trop entamer notre « crédit carbone », nous devons faire attention. Certaines destinations sont trop sensibles, trop fragiles, trop peu « durables », pour accueillir des foules. C'est le cas, par exemple, de la péninsule Antarctique ou des îles Galapagos, qui supportent déjà chaque année environ 70 000 visiteurs, et ne pourraient pas en voir arriver beaucoup plus sans perdre leur substance – leur majesté, leur faune exceptionnelle, leurs subtils équilibres écologiques. L'Antarctique et les Galapagos, mais bien d'autres lieux privilégiés du globe comme le Kamtchatka ou les ultimes forêts de Madagascar, nous font envie. Mais chacun de nous comprend que le droit au tourisme rencontre ses limites dans la capacité même des milieux à résister aux déferlements humains. Le problème est qu'aujourd'hui, la sélection s'effectue par l'argent : seuls les riches peuvent aller saluer les baleines d'Hawaii ou les pandas de Sichuan. Peut-être, un jour, instituerons-nous un mode de sélection plus égalitaire. Pourquoi ne pas désigner les heureux visiteurs de ces merveilles par tirage au sort ?

Dans bien des lieux, le tourisme constitue un bienfait pour les populations locales. À condition qu'il ne ravage pas leur environnement et leur culture...

Je ne m'étends pas sur le minimum requis de politesse envers autrui. Respecter les coutumes, la religion, les croyances, les terres, les forêts, les lieux de chasse ou de pêche des peuples qu'on visite, tout cela semble aller de soi. Mais beaucoup n'apprennent pas ces principes. Ou les oublient vite... Le plus souvent, les villageois qui nous accueillent sont pauvres, voire très pauvres. Leurs ressources en nourriture, en eau, en arbres, en espace sont limitées. Tant qu'ils observaient leur mode de vie traditionnel, ils étaient en équilibre avec leur milieu. Le débarquement des étrangers leur

permet de gagner un peu d'argent, donc de confort (notamment domestique ou médical).

Encore faut-il que les visiteurs ne se comportent pas en conquérants, dans un esprit que je qualifierais de « néocolonial »... On ne peut pas se déclarer l'ami d'un peuple, et en même temps piller ses ressources vitales. L'eau est partout précieuse : le touriste ne doit jamais en exiger des quantités inconsidérées, qui lui permettraient par exemple de prendre plusieurs douches ou un bain par jour. Les produits de la forêt ou de la mer sont délicieux à consommer : mais ils constituent la base de la survie des populations locales... On ne peut pas plonger sur des récifs merveilleux, en respectant la flore et la faune sous-marines, sans toucher un seul poisson, un seul crustacé ou un seul mollusque, et rentrer le soir à son hôtel ou au camp et commander un plat de langouste ! Bien évidemment, cette langouste-là a été pêchée sur les mêmes récifs qu'on se plaisait à photographier peu de temps auparavant...

Consommer peu d'eau, peu de viande, peu de poissons, peu de carburants, peu d'espace. Se couler dans le milieu. Chasser le gaspi. Tout économiser pour rétrécir son empreinte écologique : telles sont les règles essentielles du touriste responsable... Il en est d'autres.

L'une des plus efficaces serait que nous ne voyagions pas tous ensemble, au même moment, vers la même destination. La concentration saisonnière des visiteurs nécessite la construction de lieux d'accueil (hôtels, immeubles locatifs, restaurants, piscines et autres espaces ludiques) surdimensionnés. Elle aboutit, de façon inéluctable, au bétonnage. Cette constatation est valable aussi bien pour les destinations lointaines, que pour les itinéraires moins exotiques.

J'ai vu, dans des parcs africains, des dizaines de 4 x 4 garés en demi-cercle, et surchargés de touristes tous en train de filmer ou de photographier le même guépard coincé au cœur de ce cirque... J'ai pensé que

si les visites étaient mieux réparties au long de l'année, chacun y gagnerait ; et l'animal en premier !

Dans nos pays d'Europe, qu'il s'agisse de la mer ou de la montagne, la concentration des visiteurs, en été d'un côté, en hiver de l'autre, conduit à des aberrations. L'inévitable mur de béton en résulte, sur la Côte d'Azur ou la Costa Brava comme dans les usines à ski de Tarentaise ou du Valais. Les embouteillages de voitures en procèdent, notamment au moment des grands chassés-croisés départs-retours – avec leurs gaspillages éhontés de pétrole, leurs pollutions de l'atmosphère et leurs énervements collatéraux. Il s'ensuit encore des envolées de prix dans l'immobilier et la restauration. Et de regrettables effondrements de la qualité des services...

Si nous étions un tant soit peu responsables, nous militerions pour un « tourisme quatre saisons » généralisé. Je sais : ce n'est pas simple. Les habitudes, les dates des vacances scolaires, la vie des entreprises et d'autres facteurs encore, continuent de nous empêcher de goûter les splendeurs de la montagne au printemps ou en automne ; ou les douceurs de la mer en dehors des sacro-saints juillet-août encombrés, hors de prix et pollués.

Je veux croire que nous réussirons à introduire un peu de sagesse dans nos actes, dans le secteur du tourisme comme dans les autres. J'aime chaque pays de la Terre, chaque province de la France, chaque village de nos provinces : raison pour laquelle j'espère que nous apprendrons à respecter cette loi capitale de l'écologie, selon laquelle rien ne peut durer sans équilibre. Et que plus il y a de beauté, plus cet équilibre est fragile...